

une forêt au creux de la main

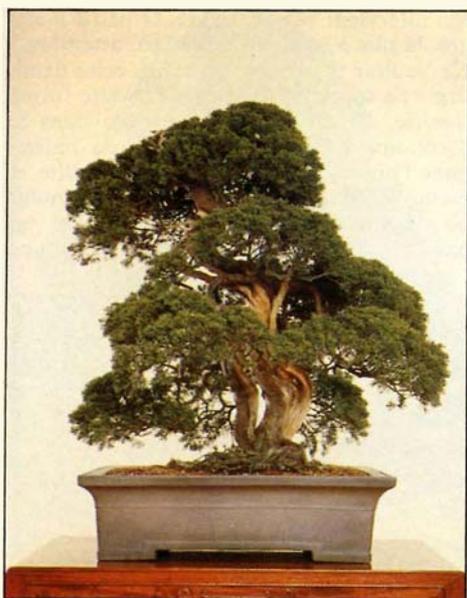
Par une sorte de pudeur orientale, les Japonais n'ont

pénétré jusqu'ici en Occident qu'à travers des produits industriels : transistors ou appareils-photo. Ils ont pourtant tout autre chose à offrir : les bonzaïs, par exemple, ces merveilleux arbres miniatures qui commencent à entrer dans les intérieurs européens. Et viennent nous parler de nature et de mystique. *Par Gérard Barrière.*



PHOTOS KIYOSHI KANDA

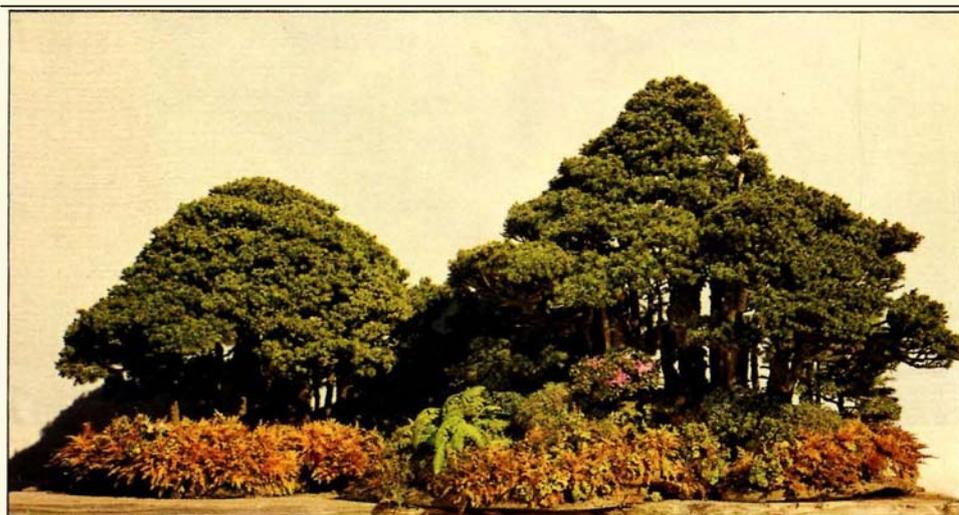
Pins japonais, 100 ans, 80 cm.



If à feuilles cuspidées, 150 arts, 80 cm.

centimètres, nous vient, du Japon et se nomme bonzaï, ce qui signifie « arbre sur un plateau ». Mais il est strictement déconseillé d'agir avec lui comme indiqué plus haut ; cet arbre est une œuvre d'art d'une très grande valeur.

En Occident, longtemps le Japon n'exporta que de l'occidental : électronique, optique, techniques de pointe. Il nous envahissait de motos, de caméras, de téléviseurs, mais de ce qui faisait réellement la civilisation japonaise nous ne recevions rien et n'en connaissions guère plus. Nous nous étions fabriqué un faux Japon de bazar et de barbarie qui devait tout à la guerre et beaucoup à Mme Chrysanthème. Et puis, voici quelques années, retentirent çà et là en notre monde occidental les cris d'une jeunesse inquiète : « Alerte ! Du calme ! Nous allons trop vite, nous vivons trop vite ! Et trop mal ! La machine s'emballe et nous broie. » Il nous fallait donc réapprendre cette chose si simple, ce premier des actes, qui s'appelle vivre.



Groupe d'épicéas', le plus vieil arbre a 200 ans et 60 cm.

APPROCHER SA MAIN du tronc noueux, torturé et ridé d'un beau pin centenaire. Saisir l'arbre vénérable entre le pouce et l'index puis, sans effort, le secouer, le déraciner et l'envoyer au loin. Un tel acte serait un sacrilège, pas un exploit. Cette piètre prouesse est en effet à la portée de tous, des muscles les plus chétifs, des constitutions les plus débiles. Nul besoin d'être un géant. C'est l'arbre qui est nain. Il mesure une trentaine de

Y-a-t-il spectacle plus troublant que ce petit bosquet d'épicéas (ci-dessus) dont l'ancêtre ne mesure que soixante centimètres, mais compte déjà plus de deux cents ans ? Tout y est en exacte proportion, y compris les fougères lilliputiennes qui sont l'ornement du premier plan.

C'est alors que nous nous sommes aperçus que l'Orient, peut-être, avait toujours connu et pratiqué les techniques de cette « qualité de la vie » que nous découvrons. C'est là-bas que nous devons rechercher l'art de vivre, et surtout au Japon, civilisation où cet art avait été poussé à l'état extrême de science exacte, subtile et raffinée. Nous arrivèrent alors des vagues du Japon profond et éternel, le zen et ses maîtres sévères, la calligraphie, la claire sobriété des intérieurs nippons, les gestes calmes de la cérémonie du thé ou ceux, plus précis encore, de l'ikebana, art du bouquet. Et c'est aux Floralies de Vincennes, en 1969, que le grand public français put découvrir, pour la première fois, de magnifiques exemplaires de bonzaïs. Depuis, ces arbres phénomènes ont conquis du terrain et

tout permet de leur envisager un bel avenir en Europe.

Rien de ce qui est japonais n'est né au Japon, pas plus la peinture que la musique, l'art des jardins que les sports de combats. La civilisation japonaise n'est pas créatrice, mais perfectionniste. Elle a tout pris à la Chine et à la Corée. Et l'art des bonzaïs, qui consiste à nanifier des arbres, ne fait pas exception à cette règle. Les arbres miniatures sont nés en l'immense Chine, au tréfonds de la nuit des temps. Nul ne peut dire leur origine. Peut-être un jour quelque lettré chinois, mandarin curieux, découvrit-il dans la nature un arbre rabougri, bonzaï naturel, auquel de dures conditions de vie — sol aride, climat venteux — n'avaient pas permis un développement normal, et décida-t-il de reproduire artificiellement ces conditions naturelles ? Ou bien peut-être encore cet art, qui ne consiste en somme qu'à faire s'étioler un arbre jusqu'aux limites de la mort, dérive-t-il de ce fameux supplice chinois dit « des 101 morceaux » où il s'agissait d'infliger à un homme la plus grande quantité possible de souffrances sans le tuer. Toujours est-il que dans les deux cas, même si les buts diffèrent largement, la recherche est la même, qui est celle du point jusqu'où on peut aller trop loin. On ne sait rien des résultats qu'obtinrent les Chinois. Mais très tôt, vers le IX^e siècle, les Japonais s'emparèrent de cet art, en fixèrent les règles, en raffinèrent les techniques et en devinrent les maîtres. En fait il semblait fait pour eux et n'être né en Chine que par erreur.

Tout en effet, dans le bonzaï comme dans la longue patience qui préside à son élaboration, convient parfaitement à l'âme nipponne. Pour les Japonais shintoïstes il n'est pas une montagne, pas une cascade, pas un rocher, pas un arbre qui n'héberge un kami, divinité vénérable et protectrice. Avoir un arbre nain chez soi, c'est donc y inviter une de ces divinités pour le plus grand bienfait de la famille. S'il me fallait définir sommairement mais point trop imparfaitement le shinto, religion ancestrale du Japon, je dirais que c'est un panthéisme et, plus exactement, une cosmolâtrie ou adoration de l'univers. Et cette adoration va jusqu'à pousser le Japonais à vouloir posséder l'univers, à son échelle, à portée de regard, à portée de main, à portée d'action. D'où le jardin japonais, univers à l'échelle individuelle, réplique exacte et réduite d'un paysage renommé, copie conforme du monde, microcosme répondant point par point à l'ordre du macrocosme mystique. D'où également le bonkei, « paysage sur un plateau », cosmos de chambre, petit univers portatif et personnel, et ses deux variantes, le bonseki, composé d'un ou plusieurs cailloux

Le bonzaï exposé dans le tokonoma est révélateur de la personnalité et même

ou galets évoquant des montagnes, et le bonzaï qui nous occupe ici.

Dans ces deux derniers cas, qu'il s'agisse d'amener chez soi arbre ou montagne, c'est exactement le même but qui est visé, amener chez soi le centre du monde. Dans le vieux fond mythique de toute l'humanité, l'arbre et la montagne jouent en effet le même rôle d'axe du monde, de pivot central où se joignent et communiquent en leur milieu la terre des hommes et le ciel des dieux. Dans l'ordre du sacré le seul point de l'espace qui ait une importance est ce centre-pivot. Tout ce qui n'est pas relié à lui n'est pas cosmos, ordre, mais chaos. Voici pourquoi les hommes veulent habiter près de ce centre. Voici pourquoi tous les clochers de nos villages sont chacun le centre du monde. Voici pourquoi chez nous à la Noël, centre du temps, on introduit un petit sapin qui sera centre de l'espace. Tel est le rôle, fondamental et de grande importance, que joue le bonzaï placé dans le tokonoma, pièce principale de l'habitat japonais.

Pour percer plus avant la symbolique et, dirais-je, la mystique du bonzaï, il nous faut comprendre la technique de son élaboration. Si la pratique en est longue et délicate, la théorie est simple. Un arbre est, pourrait-on dire, un système symétrique. L'axe de symétrie étant le sol, l'arbre présente de part et d'autre de cet axe deux parties, l'ensemble racines-radicelles sous terre et le complexe tronc, branches, rameaux, feuilles dans l'air. Pour nanifier l'arbre, c'est-à-dire pour empêcher ou restreindre considérablement la croissance de sa partie aérienne, la première et la principale des choses à faire sera d'en réduire régulièrement la partie souterraine. En coupant les racines, on interdira au jeune arbre un développement normal. Privé de l'intégrité de ce précieux réseau qui l'alimente en sels minéraux et surtout en eau, l'arbre va s'étioler, souffrir et conserver un développement, harmonieux certes, mais considérablement ralenti. C'est ainsi que l'on pourra obtenir, au prix d'une longue patience, un petit arbre centenaire qui sera, point par point et dans son harmonie générale, une maquette exacte de ses congénères de trente mètres. L'on a donc vu qu'il s'agissait d'intervenir sous terre, au niveau le plus bas, pour provoquer une réaction consécutive et proportionnelle au niveau aérien, le plus haut. Qu'est ceci, sinon le modèle même du sacrifice et de tout acte sacré ? Mais s'il est prédominant, le rôle mystique et sacré du bonzaï n'est pas exclusif. Car il ne s'agit pas seulement de faire un petit arbre. Il s'agit surtout de faire un bel arbre. La patience, la minutie et le goût de l'harmonie qui sont propres aux Japonais trouvent avec cette discipline esthétique-mystique un merveilleux terrain d'application. Celui qui fait un bonzaï ne se contente pas de modifier considérablement la nature, il intervient

sur la nature pour la pousser à faire ce qu'elle peut faire de mieux. Il la contrôle à tout moment et la force au chef-d'œuvre. Tous les ans donc, on dépotte l'arbre, on coupe ses racines de moitié et on le repote dans un plateau très mince contenant fort peu de terre. Mais cela n'est qu'une partie du travail et sans doute la moins difficile. A s'en contenter on n'obtien-

Erable à feuilles tricuspidées, 50 ans, 60 cm.

gré, la plie à son vouloir. Mais, attention ! Ce vouloir n'est pas arbitraire, cette démiurgie ne saurait être fantaisie. Toute forme signifie. Et chaque arbre exposé dans le tokonoma devait être à même de renseigner l'hôte accueilli sur la personnalité et même l'état d'esprit actuel de son auteur ou de son propriétaire. Pour donner un exemple parmi les plus simples au sein d'une

très complexe symbolique, disons qu'un



-drait qu'un arbre rabougri et probablement assez laid parce que minable. Toute la difficulté est là, nanifier sans rendre chétif, pitoyable, donner à un monstre l'aspect d'un arbre majestueux, ancien et respectable. Faire un petit arbre anormal en tout point semblable à un arbre grand et fort, à un bel ancêtre de la forêt japonaise.

Tout le jeu s'effectue sur ce point particulier.

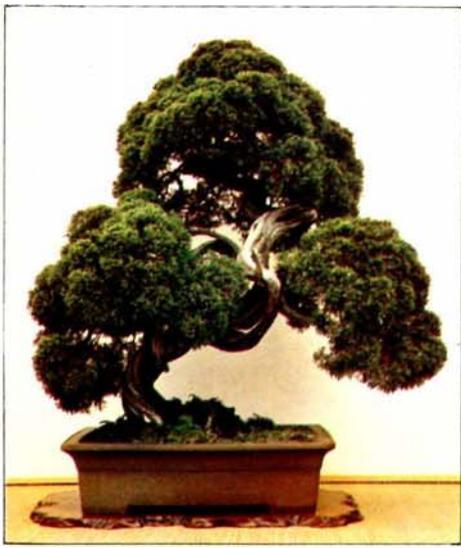
Et c'est là que vont intervenir ce qu'on a appelé les « tortures », non sans exagération d'ailleurs, car rien ne permet à ce jour d'imaginer qu'un arbre puisse souffrir. A l'aide de fils de métal attachés aux branches et reliés à de petits poids l'artiste va imposer à celles-ci la forme qu'il lui plaira. En enroulant ces fils autour du tronc, il dicte à celui-ci de se tordre, de se nouer, puis, avec un couteau, il peut infliger à ce tronc des scarifications qui, en cicatrisant, donneront à l'arbre cet aspect brut et torturé

qui entrera pour une grande part dans sa valeur. L'artiste est donc ici un démiurge qui intervient sur la nature, la pétrit à son

arbre droit et pointu indiquera l'ambition ou la détermination farouche de son propriétaire. On a pu ramener à une douzaine les grandes catégories de bonzaïs classés selon leur forme et leur apparence générale. Cela va du « chok-kau », simple tronc droit, au « ikada-buki », branche couchée d'où poussent d'autres branches comme s'il y avait plusieurs arbres plantés ensemble, en passant par le « han-kengai » qui tombe en cascade depuis le pot où il est planté. Car ne perdons jamais de vue que le bonzaï proprement dit n'est jamais l'arbre pris

Comme l'œuvre d'art, le bonzaï est porteur d'éternité. Nouveaux et crevassés par le temps, ce pin japonais (ci-contre) est âgé de plus de trois siècles et demi. Les mains de dix générations l'ont lentement, subtilement, soigné, modelé, sculpté pour en faire un chef-d'œuvre.

de l'état d'esprit de son propriétaire: douze possibilités de choix s'offrent à lui.



Genévrier, 250 ans, 90 cm

indépendamment mais le complexe arbre, terrain en lequel il est planté et qui peut être agrémenté de roches, de mousses, etc., le plateau de grès (« bon ») qui doit être adapté à la variété de l'arbre qui y est planté et le meuble, table basse ou, au contraire, haute sellette sur lequel est posé le plateau.

Il en va évidemment des bonzaïs comme de toutes les œuvres d'art. On trouve des « croûtes », des œuvres de qualité, d'autres témoignant d'un réel talent et bien sûr, et surtout, quelques inestimables chefs-d'œuvre. Ces derniers portant des noms propres, tel ce « dragon de feu », genévrier qui vient de mourir, paraît-il, à l'âge respectable de quatre cent cinquante ans. Ils sont respectés et visités au Japon comme, en Europe, les Raphaël et les Rembrandt. La valeur d'un bonzaï ne dépend pas seulement de son âge. Il y a de très vieux arbres assez médiocres comme il y en a de splendides qui sont relativement jeunes. Mais

il ne faut pas espérer avoir un très bel arbre avant un minimum de cinquante ans. Et cela pour quelques raisons très simples. Tout d'abord la nanification ne s'opère que progressivement, par étapes. Il faut attendre assez longtemps pour que toutes les parties de l'arbre se développent harmonieusement, toutes à la même échelle de réduction.

La seconde raison est que la fabrication d'un beau bonzaï nécessite au début un grand nombre de tailles. Il faut élaguer, couper. Un rameau tranché net ne sera pas du plus bel effet, venant ôter à l'arbre l'aspect absolument naturel qu'il doit avoir. Ce n'est donc que lorsque toutes ces coupes auront été bien cicatrisées et que de telles opérations deviendront moins nécessaires, plus espacées, plus discrètes que l'on commencera à avoir une belle pièce. Dans le Japon ancien, l'artiste préparait un bonzaï pour qu'il atteigne sa pleine beauté seulement deux siècles plus tard. C'est ce qui s'appelle



Pin japonais, 370 ans, 70 cm.

Les mésaventures d'une œuvre d'art : des obsédés de l'hygiène entrepren-

le détachement, et il ne saurait être d'art au Japon sans l'exercice de cette qualité honorée entre toutes.

Vu le soin, la complexité et la lenteur de ce travail, il n'est pas étonnant que la valeur de certains petits arbres soit immense, et je parle ici bien plus de valeur sentimentale que marchande. Les bonzaïs se transmettaient de génération en génération, patrimoine familial que chacun s'efforçait de préserver et même de perfectionner. Ils constituaient aussi le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un hôte et leur présence même dans une pièce suffisait à honorer le vénérable étranger que l'on recevait. Le théâtre Nô, dans son répertoire, a entretenu le souvenir d'une vieille légende qui montre bien l'importance et la grande valeur attribuées aux bonzaïs dans le Japon médiéval. Je la résume en quelques mots. C'est l'hiver. Tsumeyo et sa femme grelottent dans leur humble maison tandis que la neige tombe au-dehors. Tsumeyo est un pauvre chasseur. Auparavant, il était samouraï, mais son maître le Shogûn l'a congédié un jour. Depuis, il vit misérablement, rêvant que son maître le reprenne à son service un jour. Et voici que l'on frappe à la porte. C'est un bonze qui demande l'hospitalité. On ne peut la lui refuser et bientôt les trois amis, car ils sympathisent très vite, partagent un maigre repas. Mais il fait froid, encore plus froid tout à coup, car le petit feu alimenté de quelques brindilles vient de s'éteindre. Et il ne reste plus de bois. A moins que... là-bas dans un coin de la pièce, il y a trois petits pots, chacun contenant un magnifique bonzaï. Ils furent offerts au samouraï par son seigneur en d'autres temps. C'est dire si Tsumeyo y tient. Il y a un pin de deux cents ans, un pommier de cent cinquante ans et un cerisier d'un siècle. Mais tant pis. Les lois de l'hospitalité sont les plus hautes et le noble guerrier taille en pièces le bois de ses trois seuls trésors avant d'y mettre le feu pour réchauffer le bonze qui proteste en vain. Des subtiles odeurs des vieilles essences se dégagent dans la pièce.

Le lendemain le bonze prend congé en remerciant ses hôtes de leur immense sacrifice. Puis la vie continue, plus triste qu'auparavant, plus misérable. Un an après des soldats viennent chercher Tsumeyo pour le conduire à Kamakara, au palais du Shogûn. Et voici que devant le Shogûn, Tsumeyo reconnaît le bonze. Celui-ci était devenu en effet gouverneur de la province il y a un an et avait parcouru son fief sous les haillons d'un moine mendiant pour en mieux connaître les habitants. En remerciement de son accueil, il prend Tsumeyo à son service et lui offre trois provinces, une pour chaque bonzaï sacrifié.

Ce n'est là qu'une histoire parmi beaucoup d'autres. Il y eut au Japon des

guerres pour des bonzaïs volés ou mal traités.

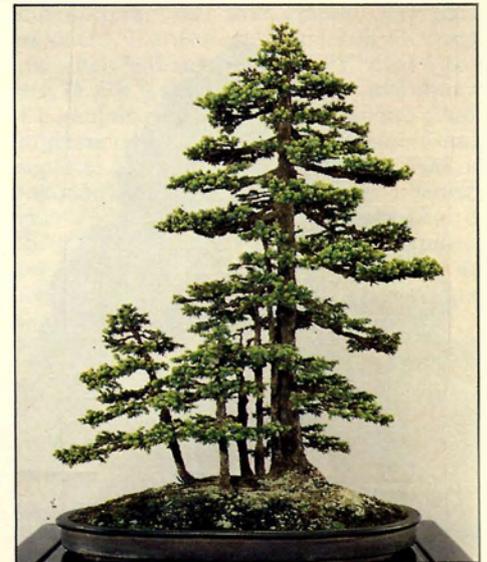
Et voici que ces bonzaïs arrivent en Europe. Le problème qui se pose immédiatement est celui de leur acclimatation. Et ce n'est pas de météorologie qu'il est ici question, mais de civilisation. Car s'il n'est que trop évident que les



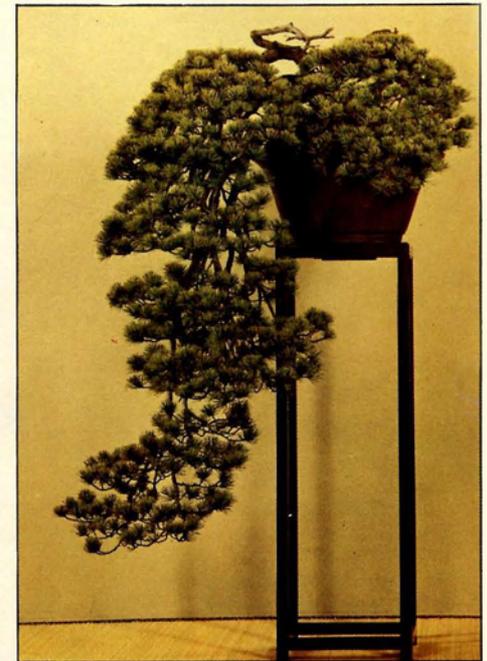
Erable rouge, 50 ans, 60 cm.

petits arbres ont laissé chez eux leur caractère mystique et symbolique, que leur reste-t-il en arrivant chez nous ? Débarquent-ils des avions dans le triste état de simple curiosité qui ne durera que ce que durent les modes ? Disons-le tout de suite, c'est trop souvent le cas. On va chez le fleuriste et l'on achète pour quelques centaines de francs un petit juniperus de cinquante ans parce que c'est plus original pour offrir qu'un rhododendron. Et puis on ne sait pas l'entretenir, on ne l'arrose pas tous les jours comme il est absolument nécessaire, on le laisse à l'intérieur dans nos maisons surchauffées, pour faire plus « japonais », on l'entoure de petits cailloux multicolores, de figurines de geishas et autres « japonaiseries » et le petit arbre meurt au bout de quelques semaines

Deux anecdotes montreront bien à quel point nous sommes peu préparés à accueillir ces petits hôtes de marque. La première est comique, la seconde beaucoup moins. Il faut savoir qu'un bonzaï, pour être un arbre nain, n'en a pas moins une existence d'arbre tout à fait normal. Il fleurit, donne des fruits et, s'il appartient à la famille des arbres à feuilles caduques, perd évidemment ses feuilles à l'automne. Or, une brave dame avait acheté en été chez la maison Baumann un beau petit bonzaï, de prunier je crois. En automne, le plus naturellement du monde, le bonzaï perd ses feuilles et présente de ce fait un aspect beaucoup moins esthétique.



Epicéas, 250 ans, 80 cm.



Pin japonais, 120 ans, 110 cm

Furieuse la dame remporte alors son arbre chez le fleuriste. « Il est mort, mon arbre ! » On eut beau lui expliquer, rien n'y fit. Le second fait est plus tragique. Des Américains avaient payé une petite fortune un des chefs-d'œuvre japonais. La petite merveille arrive aux Etats-Unis. Et aussitôt ces naïfs barbares obsédés par l'hygiène entreprennent de le désinfecter au moyen de produits chimiques virulents et tellement antibiotiques qu'ils tuèrent tous les germes certes... mais

Le secret des bonzaïs : de la cybernétique. L'orme de cinquante ans (page de droite) vit dans une couche de terre très mince. Ses racines, amputées chaque année, envoient sans cesse à ses branches le message : cessez de croître nous ne pourrions vous nourrir assez.

ment de désinfecter le bonzaï au moyen de produits chimiques. Il en meurt.

l'arbre également. Pauvre chef-d'œuvre qui n'était habitué qu'à une légère vaporisation régulière de saké (alcool de riz) pour rendre bien vertes ses feuilles ! Un bonzaï n'aura jamais ici le moindre caractère sacré, mais qu'il soit au moins traité en véritable œuvre d'art et non en simple décoration, mais un être nous invitant à la patience, à l'attention ainsi qu'à ce profond amour de la nature qui est celui des Japonais. Le bonzaï, c'est un art de vivre que l'on choisit. Mieux,

un art d'être, l'art japonais par excellence. Et pour cela, le mieux est évidemment de faire un bonzaï soi-même. C'est long et difficile, parfois ingrat, mais cela a deux avantages considérables. Le premier est une garantie d'authenticité. Car trop souvent les bonzaïs que vous proposent certaines grandes maisons en vous les donnant pour des arbres centenaires sont des bonzaïs de trois ans, fabriqués industriellement en Europe à l'aide d'inhibiteurs chimiques de croissance, d'où ils sont renvoyés pour le

Japon, pour revenir vers l'Europe munis de leur « garantie » extrême-orientale ! Le second avantage, plus notable encore, sera le grand plaisir que vous tirerez à être l'auteur patient de vos petits arbres. Mais faites bien attention, vous n'aurez atteint l'idéal japonais que lorsque vous ne tirerez plus aucune fierté de vos réussites. Alors, alors seulement, vos bonzaïs seront parfaits. Ne vous disais-je pas que le bonzaï était une philosophie ? •
Où trouver des bonzaïs ?
Guide « Réalités » p. 98.



Orme, 50 ans, 70 cm.